lieu de la respecter dans ses manifestations légitimes, il l'assujettit à la loi du nombre, partant de la force, que, par conséquent, libéralisme et despotisme, c'est tout un, quoi que l'on fasse pour pallier une même tyrannie sous des noms divers; que s'il existe une vérité sur la terre, il est impossible de la traiter sur un pied d'égalité parfaite avec l'erreur, sans tomber dans le pur scepticisme; qu'étant donnée l'inclination naturelle de l'homme vers le mal, c'est la pire de toutes les illusions de penser que, livrée à elle-même, sa volonté se portera naturellement au bien; qu'il est du devoir d'un gouvernement chrétien de prendre la liberté pour règle, afin de faire descendre d'en haut les lumières qu'on ne saurait tirer d'en bas; et qu'enfin, dans un grand Etat régi depuis son origine par des lois d'un autre ordre, livrer la succession du pouvoir suprême aux incertitudes du caprice populaire, c'est ouvrir la porte à des compétitions sans nombre et à des agitations sans fin.

L'expérience allait d'ailleurs parler plus haut que tous les raisonnements. On s'était flatté d'asseoir un régime durable sur la souveraineté du peuple, c'est-à-dire en définitive celle du nombre et de la force, s'était chargée de répondre à l'établissement de février, en le brisant comme l'enfant qui fait voler en éclats le jouet dont il s'amusait la veille. Hommes et institutions, un mouvement d'une incontestable popularité avait tout emporté en un jour d'indifférence plus encore que de colère. Ah! ne vous plaignez pas trop, général, de cet exil immérité, de vos longs services méconnus, de votre épée brisée avant l'heure. Il vous sera dur sans doute de vivre plusieurs années hors de cette France que vous avez servie avec tant de dévouement et de fidélité ; et quand viendra le moment des luttes glorieuses sur la terre de Crimée, vous vous sentirez le cœur serré de tristesse à la pensée de ne pouvoir partager les périls de vos anciens compagnons d'armes. Mais la vérité est un bien trop précieux pour qu'il ne faille pas consentir à l'acheter au prix des plus grands sacrifices.

Jeté sur la terre étrangère par un coup de force, vous comprendrez mieux le néant de toutes les utopies modernes. Vous apprécierez à sa juste valeur, durant vos longues heures de méditation, le suffrage du peuple, aujourd'hui à genoux devant César, et renversant demain l'idole de la veille. Après avoir éprouvé par vous-même que l'on ne déplace pas impunément le droit, vous vous retournerez vers la vraie autorité, celle qui remonte à Dieu, en même temps qu'elle plonge ses racines dans les profondeurs de l'histoire ; et, en présence des excès auxquels se porte la liberté, quand elle n'a pas la loi divine pour règle souveraine, vous laisserez un jour tomber de vos lèvres ces paroles qui resteront comme le jugement d'un grand esprit revenu à lui-même et désabusé: « Les principes de 1789 sont la négation du péché originel, » c'est-à-dire de la vérité, telle qu'elle éclate dans la conscience de l'homme et dans la vie des peuples.

Et d'où venaient au général La Moricière ces vues si nettes et si lumineuses sur les hommes et les choses de son temps? Vous l'avez dit, mes frères, avec l'éloquence de l'art, en plaçant auprès de son monument funèbre les statues symboliques de la Méditation et de la Foi. Cette foi, héritage d'une famille chrétienne et qui avait embaumé les jours de son enfance, au milieu de la catholique Bretagne ; cette foi qui était venue se placer à ses côtés sous les traits de la piété la plus tendre et la plus aimable, à l'heure de l'exil comme au temps de la gloire ; cette foi dont il ressentait la douce influence dans tout ce qui faisait le charme et le bonheur de sa vie domestique, cette foi à laquelle, sans jamais la perdre de vue, il avait prêté moins d'attention au milieu des camps et des agitations de la politique, il allait l'approfondir avec l'esprit de recherche et le besoin de clarté qu'il portait dans chaque question. Dieu ne lui avait-il pas ménagé l'épreuve salutaire de l'adversité pour lui faire « regarder les choses du point de vue où on les voit ce qu'ils sont ? Pour une nature si franche et si loyale, le doute et l'indécision ne pouvaient être de longue durée. Ce qui devait l'étonner plutôt, à mesure qu'il avançait dans des études si attrayantes et si élevées, c'était de voir l'indifférence ou l'hostilité de plusieurs à l'égard d'une religion « qui a pour elle la science, l'histoire, la philosophie, les arts, les grands hommes ; qui a pour elle le passé, le présent, l'avenir ; qui peut seule résoudre les difficultés du temps actuel ; qui répond aux besoins de tous les esprits, de tous les cœurs, de toutes les volontés, de toutes les classes, de tous les malheureux ; qui seule est capable d'assurer le bonheur présent et le bonheur futur (3). »

Ainsi le général de la Moricière marchait-il de jour en jour à la conquête de la vérité, dans l'ordre religieux comme dans l'ordre politique et social. Mais pour atteindre le but que Dieu lui avait marqué, il lui restait à franchir une dernière étape, la plus rude et la plus méritoire, sinon la plus glorieuse de toutes. Après avoir défendu la cause de la chrétienté et de la France contre l'Islamisme et la Révolution, il allait être appelé à la servir au centre même de la lutte du bien avec le mal, de la vérité avec l'erreur. Alors seulement on pourrait lui appliquer dans toute leur plénitude ces paroles du Sage, qui renferment la pensée de mon discours : « La voie des justes est comme un flambeau qui croît en éclat et qui va grandissant jusqu'au jour parfait : » *Justorum semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectam diem.*

### III

Il est sur la terre un pouvoir que rien n'égale ; un pouvoir qui prend son origine dans le plus grand évènement dont l'histoire ait gardé le souvenir ; un pouvoir qui réunit dans une alliance sublime les deux caractères de la souveraineté parmi les hommes, la force et la bonté ; un pouvoir qui concentre en lui-même tous les rayons de l'autorité répandus par la main de Dieu à travers le monde, la paternité d'Adam, le patriarchat d'Abraham, le sacerdoce de Melchisédech, la législature de Moïse, le pontificat d'Aaron, la judicature de Samuël, la royauté de David ; un pouvoir qui, depuis dix-huit siècles, est tout ensemble la pierre angulaire et la clef de voûte de l'édifice chrétien ; un pouvoir qui a traversé les âges, faisant resplendir tour à tour, et avec un éclat incomparable, toutes les grandeurs du sacrifice et de la doctrine, de la sainteté et du génie ; un pouvoir qui n'emprunte à aucune des choses d'ici-bas son ascendant ni sa durée ; un pouvoir qui cache une invincible énergie sous les dehors de la faiblesse et qui voile la plus haute des majestés souveraines derrière l'humilité d'un service; un pouvoir que chaque lutte, chaque contradiction a laissé le lendemain plus fort et plus respecté qu'il n'était la veille ; un pouvoir, enfin, contre lequel toute domination ennemie, toute violence échoue, tout artifice se dissipe, toute résistance se brise, toute rébellion vient mourir tôt ou tard, impuissante et confondue. Ce pouvoir unique, ce pouvoir souverain, ce pouvoir universel des âmes et des consciences, c'est la papauté, afin que ce pouvoir universel des âmes et des consciences puisse remplir sa mission pour le bien de tous, au milieu de tant de races et de nationalités différentes, il lui fallait une liberté pleine et entière, une indépendance complète. L'assujettir à une puissance quelconque, c'était l'entraver dans l'exercice d'un ministère qui a pour objet les intérêts spirituels du monde entier. Les siècles chrétiens l'avaient compris et, la grâce de Dieu aidant, l'épée de la France, aux mains des Pépin et des Charlemagne, avait, sinon fondé, du moins affermi et souteau le principal temporel du Pontife romain. A peine si l'une ou l'autre fois, dans le cours de dix siècles, quelques brouillons fanatiques avaient essayé de détruire ce qui était pour la chrétienté l'une des bases essentielles du droit public. Et de qui n'entrait pas moins dans les vues de la Providence, ce qu'il existait toujours sous les yeux des peuples un Etat ayant la vraie religion pour règle souveraine, ne séparant jamais les intérêts temporels des intérêts spirituels, mais sachant les coordonner dans une harmonie parfaite, s'inspirant avant tout des principes de la morale chrétienne, sans rien sacrifier aux utopies du moment, demeurant là, au milieu d'aventures téméraires et d'essais infructueux, comme le représentant autorisé des saines traditions, et conservant ainsi pour les regrets et les déceptions de l'avenir le dépôt des vérités politiques et sociales, en dehors desquelles aucune nation ne peut sauver ni ses pouvoirs ni ses libertés. A ce double point de vue, la souveraineté temporelle des Papes était pour les peuples chrétiens le plus haut enseignement et la plus sûre des garanties.

Ai-je besoin de vous le dire, mes frères, qu'un état où la religion et la politique s'unissaient dans une alliance si étroite, ne pouvait trouver grâce devant la révolution appuyée sur une théorie absolument contraire ? C'est là qu'elle devait frapper, et qu'elle a frappé en effet son coup décisif; et alors, qu'avons-nous vu ? les révolutionnaires du monde entier s'acharnant à détruire une souveraineté qui leur semblait la négation vivante de leur idée fondamentale.

Remontrances de la part de gouvernements qui, eux-mêmes, ne se sentaient pas sûrs du lendemain, déclamations de rhéteurs s'apitoyant sur des souffrances imaginaires, réformes demandées par ceux qui auraient eu le plus grand besoin d'en donner le signal dans leur propre pays, excitations du dehors pour pousser au mécontentement et à la révolte des populations qui ne demandaient pas mieux que de vivre tranquilles à l'ombre d'un pouvoir paternel entre tous, menées ténébreuses des sociétés secrètes, attaques à force ouverte des bandes ennemies, rien de ce qui s'appelle ici-bas hypocrisie ou violence ne devait manquer à ce grand duel de la force matérielle avec la force morale.

Et ce qu'il y avait de plus odieux dans une pareille conspiration, c'est qu'elle visait l'homme de ce siècle qui, par ses qualités personnelles, avait le plus de droit au respect et à la vénération de tous; un souverain acceptant des institutions nouvelles tout ce qu'elles ont d'acceptable, pour ne repousser que ce qu'elles peuvent avoir de contraire à l'Evangile, aux droits de Dieu et de l'Eglise; un pontife salué de son vivant la plus pure et la plus noble figure de notre époque, en attendant, s'il m'est permis d'exprimer un tel vœu, que l'Eglise le place un jour sur nos autels, à côté de saint Pie V, comme un type héroïque de vertu et de sainteté. Bref, il vint un moment où la Révolution, rassemblant toutes ses forces, résolut d'achever son œuvre; et alors l'auguste Pontife, se souvenant de ces paroles de l'Apôtre, « que le prince ne porte pas le glaive en vain, » *non enim sine causa gladium portat*, prit à l'épée de Lépante, et ne pouvant ni ne devant s'en servir lui-même, il la mit aux mains du soldat le plus digne de la porter, aux mains du général de la Moricière.

C'était le couronnement de cette brillante carrière commencée sur les rivages de la Méditerranée, au service de la civilisation chrétienne, et devant s'achever non loin de là, dans la défense d'une seule et même cause. « On ne discute pas l'appel d'un père », voilà le mot, à la fois si simple et si grand, que le héros chrétien avait laissé tomber de ses lèvres à la première demande du souverain Pontife. Et, à l'instant même, avec une entière abnégation, sans le moindre souci de sa renommée militaire, bravant une opinion trop servile pour avoir conservé le droit au respect, il s'était mis à l'œuvre pour accomplir une mission qu'il regardait comme le suprême honneur de sa vie. A peine débarqué en Italie, il a tout vu, tout apprécié. Avec cette activité infatigable que l'Algérie et la France ont admirée tour à tour, il organise, il crée, il améliore, il développe. Sous sa puissante impulsion, le matériel est renouvelé, les cadres se reforment, les services se régularisent, tous les éléments de la résistance viennent se ranger autour d'un noyau compacte et solide. Plan d'ensemble, détails de l'exécution, rien n'échappe à son coup d'œil. En ne s'épargnant à lui-même ni peine ni fatigue, il sait communiquer aux autres l'ardeur qui l'anime.

A sa voix, et stimulés par son exemple, des milliers de jeunes gens accourent de tous les points du monde pour faire au Saint-Père un rempart de leur bravoure... Ne semblait-il pas dès lors, que des vœux tant de fois exprimés eussent enfin reçu leur entier accomplissement ? Protégé dans l'indépendance de son ministère par le seul dévouement de ses fils, le Souverain Pontife pourra désormais se suffire à lui-même, pourvu que nulle ambition étrangère ne vienne suppléer à l'absence de troubles intérieurs par une attaque du dehors. Mais c'est précisément l'heure que la Révolution choisira pour frapper son coup décisif, démasquant ainsi, au jour convenu, ses plans préparés de longue main. Castelfidardo et Ancône allaient montrer ce qu'il y avait de sincérité dans les promesses des uns et dans les déclarations des autres, et de ces grands jours de l'histoire, il ne devait rester que le souvenir d'un effort héroïque tenté par le plus généreux des dévouements pour la plus sainte des causes.

Je me trompe, mes frères, il en est resté des semences fécondes pour l'avenir. « L'avantage de ceux qui combattent pour un principe, écrivait le noble défenseur du trône pontifical, c'est qu'alors même qu'ils succombent, leur défaite devient une éclatante protestation en faveur du droit ! » J'ajoute que de pareilles défaites ne sont jamais sans retour, car les principes ne meurent pas avec les hommes. Une cause est vaincue, quand elle ne s'appuie pas sur la justice, et qu'elle ne trouve plus personne pour le soutenir ; mais une cause qui vit au cœur de deux cents millions d'hommes, et qui, malgré une fortune contraire, ne cesse de leur apparaître comme l'expression du droit et de la vérité, une pareille cause peut attendre tranquillement son triomphe du temps et de l'expérience : tout la sert, les erreurs et les fautes de ses adversaires non moins que le zèle et les convictions de ses défenseurs. Qu'est-ce que les années dans la vie de l'Eglise qui a pour elle les siècles ? Et, depuis les martyrs des premiers âges jusqu'à nous, que de causes, en apparence vaincues, et pour lesquelles le jour de la victoire ne devait pas tarder à reluire ! Où chercher le point de départ de leur succès? Dans le dévouement de ceux qui avaient lutté pour elles jusqu'au dernier instant, et contre l'espérance même. Non, ne vous arrêtez pas à des revers que Dieu permet pour éprouver le mérite.

Il y a dans ce sacrifice, quelque infructueux qu'il paraisse sur le moment, une vertu qui lui survit, qui passe d'une âme à l'autre, qui fait germer, à l'heure marquée, de nouveaux sacrifices; et quand, après les victoires passagères de la force, arrivent les jours où le droit et la justice, reprennent leur empire, la postérité, plus équitable que les contemporains, salue de son admiration et de sa reconnaissance l'héroïsme de ceux qui avaient préparé par leur défaite les triomphes de l'avenir.

Quant au vaillant capitaine qui avait mis si généreusement son épée au service du Saint-Siége, il était rentré dans sa retraite, attendant l'heure où de nouveaux périls réclameraient sa présence à la tête de la petite armée qu'il avait conduite à l'honneur, sinon à la victoire. Là, dans cette sereine atmosphère, au milieu des joies calmes et pures de la vie de famille, on devait le voir, cinq années durant, partagé entre son zèle pour les intérêts de l'Eglise et les œuvres de charité, avançant de jour en jour dans la pratique des vertus chrétiennes, et donnant à tous l'exemple d'une piété aussi vive que sincère. Il était arrivé à ce terme dont parle la sainte Ecriture, quand elle compare la voie des justes à un flambeau qui croît en éclat et qui va grandissant jusqu'au jour parfait: *Justorum semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectam diem.* Chaque enseignement parti de la chaire pontificale avait apporté à son esprit de nouvelles lumières, en l'éclairant sur les principes qui seuls peuvent assurer le salut des sociétés modernes. Trop défiant de lui même pour trouver inopportun ce que l'Eglise jugeait nécessaire, il applaudissait aux efforts des écrivains courageux qui s'appliquaient à montrer la vérité dans tout son jour, au lieu de la présenter timidement et par un seul côté; et volontiers, à ceux qui, alors déjà, préféraient le rôle de conseillers à celui de disciples, aimant mieux se placer devant l'autorité que de se ranger derrière elle, le général répondait par ce mot qui était un acte d'humilité plus encore qu'une leçon :

« Je suis le soldat du Pape, et non pas son théologien. » Que ne pouvait-on pas espérer, pour l'avenir, d'une foi dont la candeur n'avait d'égale que sa fermeté? C'était la pensée de beaucoup, qu'à un homme de cette trempe un grand rôle allait être réservé dans les évènements dont tout le monde pressentait l'approche. La Providence en avait décidé autrement. Sans doute elle aura voulu épargner à cette âme les douleurs qui devaient déchirer la nôtre.

Si le général de la Moricière a été enlevé trop tôt à nos espérances, du moins il n'a pas vu les malheurs qui allaient nous accabler; il n'a pas vu les conséquences d'une politique qu'il n'avait cessé de combattre: l'unité allemande sortant de l'unité italienne, la France envahie par l'étranger et démembrée après des capitulations bien autrement désastreuses que celle d'Ancône; cette brave armée, dont la gloire était la sienne, il ne l'a pas vue prendre le chemin de la captivité et ne rentrer sur le sol de la patrie que pour y trouver de nouvelles journées de juin avec toutes les horreurs d'une lutte fratricide; il n'a pas vu l'œuvre de la Révolution achevée au-delà des Alpes, et le pontife dépouillé d'un pouvoir dont sa vaillante épée avait réussi à protéger les derniers restes. Toutes ces tristesses, qui eussent été si amères pour son cœur de chrétien et de Français, la divine bonté en a préservé sa vie, déjà traversée par tant d'épreuves et de peines. Il aurait pu faire plus encore pour la religion et pour son pays; il avait fait assez pour son mérite et sa gloire. Désormais, la mort pouvait venir à lui; elle devait le trouver prêt, le crucifix à la main, et le regard tourné vers l'éternité. Il y a longtemps déjà que, prenant les choses de la terre pour ce qu'elles valent, il avait dit ces belles paroles : « Occupons-nous des choses du ciel, les seules aujourd'hui saintes et respectables. Là sont la justice suprême, la bonté suprême, le bonheur suprême! En dehors de cela, il n'y a rien, absolument plus rien ! »

Et maintenant, mes frères, quel est l'enseignement que la chaire chrétienne doit tirer d'une telle vie, et dont ce monument est destiné a perpetuer le souvenir ? Ah ! sans doute, ce qui en ressort avec un éclat merveilleux, c'est qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus glorieux pour l'homme que de défendre la cause de la religion et de la patrie. Rarement on aura vu, dans l'histoire, le dévouement d'un chrétien se produire sur d'aussi grands théâtres et avec une telle splendeur. Alger, Paris, Rome, quels noms dans les annales du monde, et quelles étapes dans la vie d'un homme! Il a été donné à votre illustre compatriote de montrer en des lieux si divers ce que peuvent l'intelligence et le courage militaire au service de la société et de la civilisation chrétiennes. C'est par là que son nom réveille dans tous les cœurs le sentiment du respect et de l'admiration. Mais cette grande âme, qui, à l'heure présente, comme j'en ai la douce confiance, voit toutes choses aux clartés de l'éternelle lumière ne me le pardonnerait pas, si je ne cherchais d'autre leçon dans ce qui a fait son principal mérite.

Le général de la Moricière a été l'un des types les plus expressifs et les plus caractéristiques de son siècle. Les illusions que se faisaient un grand nombre de ses contemporains, il les a toutes connues, il en a partagé plusieurs, il n'en a retenu aucune. Pour atteindre ce but, il lui a fallu reconquérir la vérité pas à pas et à travers mille obstacles. Ces obstacles, il les a surmontés, en présentant au travail de la grâce une âme droite et sincère.

Voilà sa gloire, sinon la plus brillante, du moins la plus solide et la plus pure de toutes; car il est dit dans la sainte Ecriture: « Celui qui se rend maître de lui-même est supérieur à celui qui prend des villes : » *Melior est qui dominatur animo suo, expugnatore urbium* (5). Grande leçon pour tant d'esprits qui, une fois imbus des erreurs et des préjugés de leur temps, ne savent plus s'en affranchir, malgré les déceptions les plus amères et les expériences les plus cruelles ! Oui, il me semble entendre une voix sortir de ce monument funèbre pour dire avec la mâle franchise du soldat qui ne connaît ni flatteries ni détours : « O France ! O mon pays ! après tant de ruines et de malheurs, ouvre enfin les yeux à la lumière; ne t'obstine pas plus longtemps à chercher le salut dans les voies qui, plusieurs fois déjà, ont failli te conduire à l'abîme; reviens aux traditions et aux principes qui avaient fait de toi la première nation du monde; en redevenant la fille aînée de l'Eglise, dans toute la vérité du mot, tu retrouveras ta puissance et ton génie; c'est autour de la foi catholique, et d'elle seulement, que tu pourras rallier tes fils, et les réconcilier tous ensemble, en leur rendant, sous l'influence de son esprit et de sa doctrine, la vraie autorité avec la vraie liberté. Là est l'avenir, là est le salut ! » Puisse cette voie d'outre-tombe être écoutée de tous ! Puisse ce monument s'élever au milieu de nous comme un gage d'union et d'espérance, en rappelant aux générations futures la mémoire d'un héros chrétien qui a su être en même temps un grand serviteur de la France et un grand serviteur de l'Eglise !

(1) Paroles du général de la Moricière. (M. Keller, t. II, p. 207.)

## Blanqui en tournée

Le vieux Blanqui continue sa tournée en recueillant sur sa route des ovations extravagantes, comme le sont toutes celles que produit la fièvre du socialisme.

Après avoir visité Tarare, Roanne et Vienne, Blanqui s'est rendu à Saint-Etienne où il est arrivé le jour de la Toussaint, à dix heures. Sept ou huit cents républicains politiques, portant tous des faveurs rouges à la boutonnière, l'attendaient à la gare et l'ont salué par les cris de : Vive l'amnistie ! vive Blanqui !

Une fillette vêtue de rouge et coiffée du bonnet phrygien lui a adressé un compliment et lui a offert un bouquet. Blanqui a embrassé l'enfant qui a pris place dans la voiture découverte à côté du héros de la fête.

De la gare, le cortége s'est dirigé vers le restaurant où avait été dressée la table du banquet qui comptait 79 couverts.

Le repas a duré près de cinq heures, pendant lesquelles les convives ont été contraints de subir des toasts aussi lourds que multipliés. Appelé au balcon, Blanqui y a paru et a adressé à la foule quelques paroles que celle-ci n'a pas entendues, mais qu'elle a applaudies. A peine le vieux fantoche de la démagogie venait-il de terminer sa harangue, que ses amis les manifestants se sont donné la fantaisie d'insulter trois prêtres qui passaient près de là. Cet exploit inepte et odieux a dignement clôturé l'ovation.

## Radicaux et opportunistes

Sous le titre « Hallali » le *Père Duchêne* publie un menaçant article qui se termine ainsi :

« A cette heure, le ralliement est sonné ! De tous les points de la France la révolution arrive au galop vers le quai d'Orsay, où retentissent les aboiements formidables des limiers.

» C'est là que le sanglier opportuniste est acculé ! La course l'a essoufflé, couvert de sueur, il essaie encore de faire tête aux chiens. Il a décousu jeté en l'air, éventré quelques journaux ; mais ses forces sont à bout.

» Le maître, le peuple arrive et s'apprête à le coucher par terre. »

Le *Père Duchêne* continue à écrire le *Mane, Thecel, Phares* sur les murs du festin gambettiste :

« En deux mots comme en mille, disait-il hier, les 363 doivent être renvoyés à leurs « chères études. » Il faut à la République des hommes nouveaux, jeunes, vigoureux, qui s'avancent dans la carrière, l'*œil fixé vers le pôle socialiste*.

» Suffrage universel, apprête-toi à balayer la bande de Septembre. Elle n'a que trop abaissé le niveau de la morale républicaine, et le prestige de la France. »

Sapristi, c'est vrai, mais qu'est-ce que feront donc les successeurs ?

## M. THIERS ET LA « MARSEILLAISE »

La fête des Morts fournit à la *Marseillaise* l'occasion de dire une fois de plus son opinion sur l'homme qui a le plus contribué à fonder le régime sous lequel nous vivons encore : nous avons nommé M. Thiers. Le journal rouge compte avec satisfaction les couronnes déposées sur les tombes des amnistiés. Mais surtout il se réjouit de ce que pas une main n'a déposé une couronne ni effeuillé une fleur sur la tombe de M. Thiers, de « ce sanglant Prudhomme, dit-il, qu'on a appelé le libérateur du territoire, comme si ce n'était pas la France qui avait payé la rançon ». Puis il ajoute : « Quelques années à peine n'ont-elles pas secoué leur poussière sur la mémoire de celui que cinq cent mille personnes conduisaient au champ du repos — qu'il y reste ! — au milieu d'une multiple haie de badauds »

Vienne une commotion populaire, et nous verrons probablement les *vengeurs de Flourens* réorganisés, fouiller la tombe de M. Thiers, traîner ses os dans les ruisseaux ! Voilà donc ce que c'est que la popularité républicaine ! Hier le Panthéon, demain les gémonies.

## LA LIBERTE DE CONSCIENCE

Nous lisons dans l'*Union* :

« Hier matin a eu lieu, au cimetière d'Ivry, l'enterrement civil du sieur Joseph Masset, amnistié récemment rapatrié par la *Picardie*, et décédé vendredi dernier à l'hôpital Cochin.

« Masset est mort en chrétien repentant, après avoir sollicité et reçu avec ferveur les sacrements de l'Eglise. Cependant la famille, cédant à la pression du radicalisme libre-penseur, a abandonné aux enfouisseurs ce cadavre sanctifié par la Religion.

» Naguère, lorsque M. Hérold lançait une circulaire tendant à éloigner le prêtre du chevet des mourants dans les hôpitaux, ces libérâtres applaudissaient bruyamment à une mesure destinée, à les en croire, à sauvegarder la liberté de conscience ; et voilà qu'ils s'emparent de cadavres catholiques pour les faire servir à leurs manifestations sacrilèges !

» M. Masset a été conduit à sa dernière demeure par une bande de communards. Pas de prières autour de la tombe, mais une apologie, faite par le citoyen Salles, de la criminelle insurrection condamnée par le converti sur son lit de mort.

« C'est ainsi que ces farouches partisans de la liberté de conscience violent cette liberté jusque dans la tombe, et que ces voleurs de morts méconnaissent le respect dû aux dernières volontés d'un agonisant. »

## La Carte à payer

Il est bon que les contribuables sachent ce que leur coûte la fantaisie du retour des Chambres à Paris. Une feuille radicale, le *Rappel*, vient de faire le compte. La carte à payer s'élève déjà à 3 millions.

Là-dessus, nous voyons 143,000 fr. pour les embellissements du palais de la présidence, occupé par M. Gambetta, soit pour le mobilier 93,000 francs, pour les peintures, sculptures et dorures, 30,000 francs; pour la mise à neuf de l'argenterie et de la lingerie, 20,000 francs.

Comment ne pas se rappeler en souriant le tapage fait sous la Restauration à l'occasion des quelques milliers de francs dépensés par M. de Peyronnet pour refaire la salle à manger de son ministère ! Mais, patience, le retour à Paris nous coûtera bien autrement cher.

Nous lisons dans la *France* :

« On dit que le nouveau nonce du pape, récemment nommé à Paris, a rendu visite à M. Gambetta, le 28 octobre.

» Comment, aucun journal clérical n'a-t-il encore fait mention de cette nouvelle ? »

A quoi l'*Univers* répond :

« On dit que M. Gambetta a rendu longuement visite à S. Exc. le nonce apostolique, le 28 octobre.

» Comment aucun journal radical n'a-t-il encore fait mention de cette nouvelle ? »

## La Fête de la Presse

Dimanche, le comité de la presse pour les inondés de Murcie a réglé les détails. M. Laffite, directeur du *Voltaire*, à qui revient l'idée du carrousel, est chargé d'en régler le programme. M. Ed. Hippeau, de l'*Evènement*, est pour sa part chargé de l'organisation de la cavalcade, à laquelle doivent prendre part les grands magasins de nouveautés, les théâtres, les journaux, etc. Quant au réglement de la fête du soir, l'organisation en revient au *Gaulois* et au *Figaro*. M. Meyer et M. Adrien Marx en sont spécialement chargés. Reste la question importante du journal, dont nous avons donné dans notre numéro d'hier le plan général ; c'est M. Lebey, directeur de l'*Agence Havas*, qui est chargé de sa confection et pour sa part cela il s'adressera aux princes de l'esprit et de l'art français. M. Lebey a fait adopter l'idée de publier dans ce journal modèle une série d'autographes. M. de Miranda demandera à S. M. le Roi d'Espagne et à la future souveraine de bien vouloir autoriser la presse française à mettre leurs autographes en tête de ceux qu'on publiera.

M. Meyer a annoncé que de l'étranger on demande déjà un nombre considérable d'exemplaires de ce journal extraordinaire. Un secrétariat spécialement chargé de placer les offres de concours qui lui arrivent, de répondre aux nombreuses personnes qui viennent lui demander des renseignements, a été constitué. Il se compose de trois membres : M. Henri Garnier du *Voltaire*; Léo Montaigut, de l'*Evènement*; M. Alfred Le Vasseur, du *Globe*. Ce secrétariat sera tous les jours au Grand Hôtel, salon n° 21, de deux heures à cinq heures de l'après-midi, prêt à répondre à tous les visiteurs et à recevoir tous les offres de concours qu'on voudra bien lui adresser. Le comité se réunira après demain à 3 heures et demie pour entendre la lecture de divers programmes spéciaux et en discuter les détails. Le comité prie instamment les directeurs de journaux de reproduire toutes les notes qu'il leur fera parvenir par l'intermédiaire de l'*Agence Havas*. Il compte aussi sur leur collaboration personnelle.

## Bulletin Economique

**L'importation et le transport du poisson.** — M. de Freycinet vient d'adresser aux préfets une circulaire pour régulariser l'importation et le transport du poisson. Des difficultés se présentaient à chaque instant, dans les cas de transport, pendant les périodes où la pêche était interdite, dans un département, et permise dans un autre.

De là, des confiscations et des refus d'importation de l'étranger.

D'après une entente entre les ministres des finances et des travaux publics, il sera appliqué au transport du poisson, les arrêtés qui règlent le transport du lapin et du gibier d'eau, quand la chasse est interdite, et que M. le ministre de l'intérieur avait adoptés.

C'est à l'autorité préfectorale qu'il appartiendra d'autoriser les introductions pendant les périodes d'interdiction. L'arrivée du poisson à destination sera assurée au moyen du plombage des colis et d'un acquit-à-caution.

La chambre de commerce de Manchester a adopté, à l'unanimité, la résolution suivante :

« La Chambre saisit la première occasion, après la visite de lord Salisbury, pour déclarer que les principes de paix, d'économie et de libre-échange, sont les seuls moyens de maintenir et d'élever la puissance de l'Angleterre. »

On lit dans l'*Italie* du 29 octobre :

« Le 31 décembre prochain expire, comme on sait, le traité de commerce avec la France. Comme à cette époque les Chambres françaises n'auront pas probablement encore approuvé le tarif général, le gouvernement français, pour éviter les dommages que pourrait apporter au commerce des deux Etats la suspension de toute convention douanière, aurait proposé à l'Italie de prolonger de six autres mois le traité commercial en vigueur, par une convention semblable à celle qui a été conclue avec la Grande-Bretagne et la Belgique. »

## ROUBAIX-TOURCOING

### et le Nord de la France

Deux adjudications viennent d'avoir lieu à l'Hôtel-de-ville de Roubaix. La première, relative à la construction de trois postes de police avec dépôt pour pompes à incendie et mesurage public, comprenait trois lots qui ont été adjugés séparément. Les voici dans l'ordre d'adjudication :

1er lot. — Poste de police, rue Sainte-Elisabeth. — Dépense évaluée à la somme de 31,000 francs, y compris une somme à valoir de 2,966 fr. 03 c. pour dépenses imprévues. Dix soumissionnaires se sont présentés; MM. Tirolois et Macquart, ont été déclarés adjudicataires avec un rabais de 10,51 0/0.

2e lot. — Poste de police, rue des Arts. — Dépense évaluée à 33,000 fr., y compris une somme à valoir de 4,680 fr. 39 c. pour dépenses imprévues. L'exécution des travaux a été adjugée à M. Destailleurs, de Croix, avec un rabais de 14 0/0.

3e Poste de police, rue Saint-Vincent-de-Paul. — Dépense évaluée à 33,000 fr. y compris une somme à valoir de 2,992 fr. 47 pour dépenses imprévues. Sept entrepreneurs ont soumissionné. MM. Thirolois et Macquart ont été déclarés adjudicataires avec un rabais de 9 0/0.

La seconde adjudication avait trait à la fourniture de manteaux pour le personnel de la police. Elle a eu lieu hier matin, à onze heures. Voici quels sont les prix, par manteau, proposés par les soumissionnaires.

MM. Longke, tailleur, à Roubaix, 69 fr.; Vve Collin et fils, de Paris; 54 fr. 45; Bosch et Claessens, 68 fr.; Jourdain, de Tourcoing, 60 fr.; Dobril, de Lille, 70 francs.

La maison Vve Collin et fils a été déclarée adjudicataire.

Nous apprenons la mort de M. Desrousseaux, ancien notaire, doyen de Conseil général, dont il fut autrefois secrétaire.

M. Desrousseaux représentait depuis longtemps, au Conseil, le canton de Quesnoy-sur Deûle. Il appartenait à la droite. Il était officier de la légion d'honneur.

M. Desrousseaux était beau-frère de l'ancien ministre, comte Martin du Nord.

Nous avons annoncé, hier la mort du vénérable aumônier des Dames Bernardines d'Esquermes, M. l'abbé Martin, chanoine honoraire de l'église métropolitaine de Cambrai.

M. l'abbé Benoit-François Martin, naquit à Rumegies, le 4 mars 1804. Ordonné prêtre, le 22 mars 1829, il fut immédiatement nommé vicaire de l'église cathédrale. En 1831, l'aumônerie de l'hospice-général de Lille lui fut confiée, et deux années plus tard, S. G. Monseigneur Belmas le nommait au poste si important de directeur du monastère d'Esquermes.

C'est une grande perte pour la congrégation des Dames Bernardines qui avait en M. l'abbé Martin un conseiller plein de sagesse et d'expérience. Toutes les personnes qui ont passé par l'une des grandes et célèbres maisons d'éducation tenues par ces Dames, savent avec quelle paternelle bonté il savait diriger, reprendre et fortifier.

Nous lisons dans le *Propagateur* :

« Le *Progrès du Nord*, en vrai champion de la liberté de conscience, est allé, hier dimanche, épier ce qui se faisait à l'église de la rue Négrier. Il s'en vante.

» On y disait la messe pour les soldats tués à l'ennemi, ou morts au service dans les divers corps qui forment la garnison de Lille.

» Il a compté, pour les dénoncer et les livrer à la réprobation de ses lecteurs, les militaires qui ont cru pouvoir honnêtement faire profession de religion et de charité chrétienne.

» Attristé, sans doute, de n'avoir rien trouvé à reprendre dans la cérémonie, il se dédommage en criant aux prétentions envahissantes des jésuites, et en répandant l'outrage et la calomnie sur le ministère de l'aumônier.

» L'aumônier ne fait que son devoir en célébrant pour les troupes de la garnison le service expressément exigé par la loi du 20 mai 1874, article 5, et en communiquant aux militaires intéressés le lieu et l'heure convenus entre les autorités militaire et ecclésiastique pour ce service religieux.

» L'histoire de la France militaire la plus contemporaine est là pour attester si la foi chrétienne a diminué, au cœur des soldats qui l'ont gardée, l'amour dévoué pour la France, l'esprit de discipline et d'obéissance militaire. »

L'avis suivant a été affiché en ville, aujourd'hui :

» Le public est prévenu que les pièces divisionnaires d'argent *italiennes et pontificales* de 20 centimes, 50 centimes, 1 franc et 2 francs, cesseront d'être admises en France à partir du 1er janvier 1880.

» Jusqu'à cette époque, ces pièces seront remboursées au pair, savoir :

A Paris : à la caisse Centrale du Trésor, à la Recette centrale de la Seine et chez les Receveurs-Percepteurs des arrondissements ;

» Dans les départements : Aux caisses des Trésoriers généraux, des Receveurs particuliers, des Percepteurs et des autres comptables des administrations financières désignés à cet effet.

» A partir du 1er janvier 1880, les pièces divisionnaires d'argent italiennes et pontificales ne seront ni remboursées, ni reçues en payement par les caisses publiques.

» Les seules monnaies divisionnaires qui doivent rester dans la circulation, après le retrait des pièces italiennes et pontificales, sont les suivantes :

» Pièces nationales : 50 et 20 centimes aux millésimes de 1864 et années suivantes; 2 francs et 1 franc aux millésimes de 1866 et années suivantes ;

» Pièces belges, grecques et suisses : 20 centimes, 50 centimes, 1 franc et 2 francs aux millésimes de 1866 et années suivantes. »

M. Bennoch, médecin aide-major de 1re classe au train des équipages, à Lille est nommé médecin-major.

Un jeune homme appartenant à une des plus honorables familles de la ville, M. E. Dassonville, a été foudroyé par une attaque d'apoplexie, devant la porte de la maison qu'il habitait, sur la Grand'-Place, hier, à onze heures et demie.

M. E. Dassonville se plaignait depuis quelques jours de maux de tête. Il était âgé de 30 ans et 9 mois.

On nous apprend que l'homme de peine, Bélonie Delporte, blessé récemment dans un établissement industriel de la rue du Collége, est mort, dimanche dernier, des suites de ses blessures. Il était âgé de 59 ans.

L'approche des fêtes de Saint-Eloi, Noël, des Rois, etc., est chaque année, une époque fatale aux possesseurs de lapins, poules, coqs.

De fréquentes razzias ont lieu vers ce temps. Elles ont commencé, la nuit dernière, dans la rue de l'Alma. Le maraudeur, Pierre Libert, qui « opérait » dans la cour du *Moulin Rouge*, a été heureusement arrêté au milieu de sa besogne. Il a été mis sous les verroux.

Un incendie a éclaté, cette nuit vers 3 heures et demie, au *Pot d'Etain*, estaminet de la rue Notre-Dame, à Tourcoing.

Au signal d'alarme, les pompiers s